

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[3. Boulogne, Lundi 3 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

3. Boulogne, Lundi 3 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Départ à Londres](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1837-07-03

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- je suis toute impatiente de placer la mer entre la France et moi.
- La marée n'arrive pas

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n° 17/14-16

Information générales

Langue Français

Cote

- 16-17, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/25-31

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

3. Boulogne, 9 h du matin.

Lundi 3 juillet

La marée n'arrive pas, je suis toute impatiente de placer la mer entre la France et moi. J'espère retrouver un peu de calme en Angleterre. J'en ai grand besoin. Il me semble que j'ai la fièvre. Ah monsieur, que je voudrais vous parler, vous écouter, vous mettriez mon esprit en ordre. Que d'idées s'y pressent. Tant de douleurs, tant de joie, tant d'incertitudes sur mon avenir. C'est un chaos ; mon cœur n'y suffit pas. Il est si plein, si plein. J'attends le Capitaine, dans 10 minutes je m'embarque. Je resterai sur le pont. Je regarderai, cette France tant que mes yeux pourront regarder.

Londres mardi 10 h. du matin, J'ai fait un passage superbe, deux heures et demie. J'ai pris quelque chose à Douvres, et puis je suis venu sans m'arrêter à Stafford house. J'y étais à onze heures hier soir. Il y avait un grand dîner tous mes english friends de la couleur Whig. Lord Grey à la tête. Ils s'étaient lasser de m'attendre ; en sorte que je n'ai plus trouvé que la famille de la Duchesse, M. Ellice, mon fils. Il ne m'attendait plus. Il allait partir. Je l'ai rencontré sur ce magnifique palier avec cette belle Duchesse et un groupe de douze personnes. Tout cela m'a accablé. J'ai embrassé le Duc, croyant embrasser mon fils. Mes jambes ne me soutenaient pas. La fatigue, les battements de mon cœur en entrant à Londres, tout ce qui le remplit mon cœur ! tout cela m'avait étourdie. On m'a fait causer, on m'a même fait rire, on m'a servi à souper à minuit, on m'a mené dans mon appartement, mon fils est resté jusqu'à une heure. Il a bien de l'esprit, et il m'aime, c'est du bonheur pour moi de me retrouver avec lui.

Je me suis couchée sans pouvoir m'endormir. J'ai entendu l'horloge de St James sonner toutes les demi heures. Mon âme était si agitée ! Je viens de me lever, & je viens à vous Monsieur. Je vous ai fait un récit bien sec de ma journée d'hier. Je n'ose pas me livrer à la douceur de vous décrire mes sensations. Cela m'entraîne, cela m'égare je ne saurais où m'arrêter ; je dirais trop peu, je dirais trop. Avant de m'embarquer hier. Je me suis jetée à genoux. J'ai invoqué Dieu. Je lui ai si souvent demandé de me laisser mourir. Hier je l'ai prié de me laisser vivre ; de me conserver ce cœur que j'ai trouvé. Il y avait du trouble et cependant tant de passion dans ma prière, et de tristesse & de douceur.

Le temps a été magnifique ; la mer calme. Je vous ai dit que pour éviter le mal de mer il faut regarder la ligne de l'horizon. Je l'ai regardé tout le temps. Mon horizon c'était la France. Cette ligne blanche que mon œil apercevait encore presque au moment d'entrer dans le port de Douvres. Et puis quand on m'a dit que nous arrivions, je me suis retournée de l'autre côté et mes yeux se sont remplis de larmes. Cette île où j'ai été si longtemps heureuse d'un bonheur si pur, si doux, si calme. Je la revoyais donc toute pleine de tant de souvenirs, & rien J'ai regardé rien pour mon cœur ! tout avec calme, je crois. Quelques habitants du lieu attendant sur le bord m'ont reconnue. J'ai été accablée de soins, de prévention, pas un

embarras. Je leur ai si longtemps appartenu que toutes les difficultés s'aplanissaient devant mon nom. Il y avait du cœur dans cet accueil ; dans les auberges sur la route on m'apportait des fruits, des fleurs. Il n'y manquait que les couplets mais John Bell n'en fait pas ! J'entendais répéter mon nom ; moi même il me semblait que j' y avais été la veille. Rien ne m'étonnait. Je rêvais, je regardais tranquillement en beaux paysages. Deux ou trois fois seulement à la vue de ces ravissants cottages, bien ornés, entourés de beaux ombrages, tapissés de fleurs, avec les beaux enfants jouant sur le gazon, j'ai senti comment on peut être heureux. Et les plus profonds soupirs sont sortis de mon triste cœur. En approchant de Londres la nuit était venue. Je la voulais. En plein jour je n'aurai pas supporté cette vue. Londres éclairée ne me rappelait rien qui peut faire faiblir mon cœur. Je n'ai donc pas pleuré mais j'étais en rêve, vous savez Monsieur tous mes rêves. Vous me l'avez dit & je vous crois. Vous me devinez, vous savez, vous comprenez tout ce que je pense. Continuez Monsieur à penser tout ce que je pense !

Quelle lettre Monsieur, c'est moi, toujours moi dont je vous parle. Je vais vous ennuyer. D'après le peu qu'on m'a dit hier au soir le règne des Whigs est parfaitement assuré. Ils disent éternel. Je saurai beaucoup aujourd'hui ce qui fait que vous saurez beaucoup demain. Dans ce moment je n'en puis plus; je suis accablée de fatigue. Adieu Monsieur. Adieu, ne m'oubliez pas.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 3. Boulogne, Lundi 3 juillet 1837,
Dorothée de Lieven à François Guizot, 1837-07-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 28/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/874>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 3 juillet 1837

Heure9h du matin

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionBoulogne (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024